

MON VIEIL AMI ANNAMITE

Il est venu, conformément aux rites millénaires de l'Asie, me présenter ses souhaits de nouvel an.

Précédé d'un petit domestique qui portait sur la tête un plateau chargé de présents; lui-même tenant d'une main un parasol, de l'autre l'éventail; vêtu de ses habits d'apparat, chaussé de sandales cliquetantes; mâchonnant encore un bétel dont le jus vermillonnait ses lèvres, il est venu.

Avant que d'aborder le seuil de ma demeure, il incendia un pain de pétards. A leurs multiples crépitements, les chiens hurlèrent, affolés; des enfants accoururent pour essayer de recueillir quelques débris de cartouches; les ménagères, émerveillées, parurent sous l'auvent de leur case, et, de tout cela, nous sentîmes, lui et moi, couler en nous-mêmes comme un fleuve orgueilleux...

A mon invitation, il entra, disant : « Je n'ose pas », et s'excusant, par surcroît, de la modicité de l'offrande : des bouteilles de vin occidental à col doré, des fruits de la saison, un cornet de letchis secs, un paquet de khakis tapés, une boîte de bananes torréfiées.

Et enfin : un panneau de soie verte avec bordure rouge, dont le fond porte en caractères noirs de broderie :

Co — Chi — Di — Aï.

Cela signifie : un homme digne d'affection reste encore de l'antiquité.

Alors mon ami expliqua :

— Monsieur le Vieillard Vénérable, vous êtes maintenant une « tête d'argent ».

(Je m'inclinai, souriant, car je goûtai l'asiatique flatterie.)

— Donc, sachez qu'autrefois vivait en Chine un fonctionnaire paisible, généreux, humain, et consacrant ses loisirs à faire le bien.

» Il s'appelait Tu-San.

» Aussi, les habitants de son pays l'avaient-ils complimenté en ces termes : Un homme digne d'affection reste encore de l'antiquité. Et cela, parce que, dans les temps antiques, les Sages, c'est indéniable, étaient très nombreux.

» De nos jours, hélas ! ajouta mon visiteur, les Sages sont aussi rares que les étoiles en plein jour...

» Souffrez donc que j'ose vous comparer au vertueux Tu-San, immortellement glorifié par les Annales du Pays du Milieu. »

Comme je courbais le front sous tant de louanges, mon Annamite fit le tour du salon, et, à chaque bibelot, me demanda le coût de l'objet.

Il s'enquit également du montant de la location de la maison, du salaire des domestiques, et de ce que le Vénérable Vieillard avait « perdu » en dépenses d'installation et en achat de meubles.

C'est un ami.

Je le priai alors de passer à table.

Mais il se récria, disant que le « tout petit » irait déjeuner ailleurs.

Cependant il s'accroupit sur un fauteuil de bois dur à plaques de marbre et commença à manger.

A chaque plat il tint à s'informer de la « perte » d'argent que le mets avait nécessitée; picorant dans son bol avec ses baguettes et me tendant le morceau qu'il estimait être de choix; mettant des pâtisseries de côté pour les distribuer plus tard à ses enfants; fourrageant dans sa denture avec un long éclat de bambou qu'il avait retiré de son turban.

Enfin, il éructa avec conviction, tout en me considérant d'un œil attendri, et conclut :

— Je suis lourdement saoul et repu !

Je reconnus là encore des marques de profonde affection. C'est un ami.

On retourna au salon pour prendre le thé.

Il en savoura d'abord l'arome, puis m'en complimenta, et voulut savoir le prix que j'avais perdu pour l'achat de brins noirs aussi délicats.

Il s'empara d'un cigare et se mit à cracher copieusement dans le haut vase de laiton qu'un domestique avait prestement déposé près de lui.

C'est un ami.

Après que nous eûmes largement bavardé de la précarité des récoltes, du prix des grains, des ravages de la dernière inondation ; qu'il m'eut interrogé sur mes intentions d'avenir, le « tout petit » se leva et pria le Respectable Vieillard d'examiner avec bienveillance la requête — qu'il tira de la poche intérieure de sa longue veste — d'un de ses cousins maternels, lequel me suppliait de le faire entrer dans l'administration.

C'est un ami.

Mon Annamite s'avança ensuite vers la porte de sortie ; mais, comme il passait entre une fenêtre et moi-même, il esquissa un mouvement de recul, et, à mon geste d'inviter, il inclina profondément son buste, afin que son humble corps indigne ne portât nulle ombre au corps précieux du Vénérable Vieillard.

Cette délicatesse ultime me toucha : c'est un ami.

Il sortit, multipliant inclinaisons de tête et mouvements des mains jointes.

Dans le jardin, il vida ses narines d'une pression de l'index, torcha son nez d'un revers de manche, renifla fortement pour nettoyer son arrière-gorge et, après avoir âprement discuté du prix de la course avec un pousse-pousse, il monta dans la voiturette, tandis que son petit domestique, une main posée contre le garde-boue, s'apprêtait à suivre en courant.

Je remarquai alors que, venant chez un Occidental barbare, il avait omis d'apporter le coffret à chiques de bétel et la pipe à eau.

Après un dernier sourire, face rougeoyante, cure-dent en bouche, talons posés au-dessus du siège, il donna, d'un gosier dur, l'ordre au coolie de partir.

Et il s'en fut, sans un regard pour la piétaille, qu'évidemment il écrasait d'un double mépris : d'une suffisance hautaine, issue de son savoir en hiéroglyphes sacrés, et de l'intérêt que lui témoignait le Noble Vieillard d'Occident.

C'est un ami.

JEAN MARQUET.